

TRIGGER, Bruce G., Toby MORANTZ et Louise DECHÊNE, éd(s.),  
*Le castor fait tout. Choix de textes présentés à la 5<sup>e</sup> conférence  
nord-américaine sur la traite de la fourrure, 1985*. Montréal,  
Société historique du Lac Saint-Louis, 1987. 654 p. 19,85 \$

Olive Patricia Dickason

Volume 42, numéro 3, hiver 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304731ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304731ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dickason, O. P. (1989). Compte rendu de [TRIGGER, Bruce G., Toby MORANTZ et Louise DECHÊNE, éd(s.), *Le castor fait tout. Choix de textes présentés à la 5<sup>e</sup> conférence nord-américaine sur la traite de la fourrure, 1985*. Montréal, Société historique du Lac Saint-Louis, 1987. 654 p. 19,85 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(3), 483–486. <https://doi.org/10.7202/304731ar>

TRIGGER, Bruce G., Toby MORANTZ et Louise DECHÊNE, éd.s., *Le castor fait tout. Choix de textes présentés à la 5e conférence nord-américaine sur la traite de la fourrure, 1985*. Montréal, Société historique du Lac Saint-Louis, 1987. 654 p. 19,85\$

L'avènement de l'ère des études nord-américaines sur la traite des fourrures est reflété dans cette sélection d'articles émanant de la cinquième conférence qui s'est tenue à Montréal en 1985. La conférence a commencé sur une échelle modeste vingt ans auparavant à St. Paul au Minnesota, et s'est tenue deux fois à Winnipeg avant d'en arriver à se dédoubler à Fort William et à Grand Portage pour sa quatrième réunion en 1981. Tous ces emplacements, imprégnés comme ils le sont d'histoire de traite de fourrure, offraient des éléments d'intérêts spéciaux pour les *aficionados* qui ont beaucoup contribué, non seulement à la popularité croissante de l'événement, mais aussi à un intérêt grandissant d'érudits. Ce développement fit un bond prodigieux lorsque la cinquième conférence se tint à Montréal, ville née dans le commerce en 1642 et qui servit de base d'opération canadienne pendant la plus grande part de son histoire. Tout comme la traite elle-même avait une fois fleuri dans le milieu propice de Montréal, les études qui furent présentées à la cinquième conférence prirent une envergure et une vigueur nouvelles. Chose surprenante, ce fut la première conférence dans l'Est du Canada sur la traite de la fourrure. Ce fut aussi la première fois qu'une communauté amérindienne entière fut impliquée: la session au-delà de la rivière de Montréal à Kahnawake sur les relations entre les historiens, les anthropologues et les sociétés autochtones fut un des traits saillants de la conférence. Malheureusement, il n'a pas été possible d'incorporer dans cette collection ces échanges si plein de verve.

Ce qui ressortit clairement cependant de la session de Kahnawake, aussi bien que de la conférence dans son entier, ce fut le fait que la traite des fourrures ne peut être pleinement comprise hors du contexte des sociétés indigènes y ayant participé. Elles étaient, après tout, d'essentielles partenaires dans l'entreprise. De même, les sociétés européennes participantes doivent aussi être prises en compte: l'effet d'ondulation s'étend de tous côtés et personne à l'intérieur de ses cercles n'en est exempt. La réciprocité, si caractéristique des sociétés amérindiennes, prit une nouvelle signification à la lumière de l'échange de la traite qui, selon Bruce Trigger dans son introduction, «se développa au carrefour de deux systèmes différents par leur histoire et leurs institutions» (p. 6). Il s'ensuit que la traite, loin d'être simplement un sujet de technologie

et de sciences économiques, affecta et fut affectée par le spectre entier des sociétés impliquées. La présence physique des négociants n'était pas nécessaire pour que ces influences aient de l'effet: la simple présence d'articles commerciaux, précédant parfois de longue date la présence réelle des Européens, suffisait (I. Irma Eckert, p. 235). Ceci fut aussi vrai pour les populations subarctiques durant le dix-huitième siècle que ce l'avait été plus tôt pour les peuples de la côte Nord Atlantique.

Quant aux pièces elles-mêmes, le symbolisme d'un objet particulier pouvait être tout aussi important, et même davantage dans certains cas, que ce qu'on appelait son but pratique. Dans son étude au sujet de ce phénomène parmi les Kutchins, Shepard Krech III remarquait que ces peuples subarctiques, qui étaient en contact à la fois avec les Russes et les Britanniques, étaient connus pour refuser tout échange s'ils ne pouvaient obtenir les perles qu'ils voulaient, lesquelles étaient bleues ou blanches (plus tard, le bleu et le rouge furent reconnus comme étant acceptables). Ils «refusaient également d'échanger contre des perles qui étaient trop petites, en trop petite quantité ou de mauvaise qualité, et parfois refusaient de substituer aux perles d'autres articles d'échange» (p. 245-247). En dehors de leur valeur ornementale, les perles étaient un symbole de richesse, avaient des connotations politiques et étaient d'une importance centrale dans une variété d'activités religieuses. Ces valeurs, profondément enracinées dans la tradition, devaient être prises en considération, en particulier durant les débuts de la traite. Au cours de l'évolution de la traite, les valeurs des Kutchins changèrent et, vers les dernières décennies du dix-neuvième siècle, l'emploi des perles était en déclin.

Il est curieux de constater qu'en dépit de toute l'attention dont elle a été l'objet, la traite ne fournit pas l'impulsion originelle pour la colonisation. Ce fut le rôle des pêcheries, de la morue des Grands Bancs, de l'huile de baleines dans le Détroit de Belle-Isle et de morses des Iles-de-la-Madeleine du Golfe Saint-Laurent. Selon les déclarations des co-auteurs, Laurier Turgeon et Evelyne Picot-Bermond, «seule la pêche assure régulièrement les cargaisons de retour et les fonds de roulement qui permettent de développer la traite et, plus tard, la colonisation» (p. 23). Au cours du seizième siècle, beaucoup plus de bateaux vinrent dans le golfe Saint-Laurent que dans le golfe de Mexico ou même des Caraïbes, et les quatre cinquièmes d'entre eux y vinrent à cause de la pêche à la morue (p. 15-16). Une formule de marchandises qui paraissait dans les contrats d'affrètement et les chartes-parties, «poissons huilles gresses marchandises et autres choses que ledit navire apportera de terre-neuve», incluait probablement des fourrures. Ces termes indiquent l'importance écrasante des pêcheries: selon John A. Dickinson, une expédition de pêche au seizième siècle pouvait rapporter le double de ce que pouvait rapporter une expédition entreprise pour les fourrures (p. 28-29). Ainsi, il est probable que la plupart des articles européens, datant de cette époque et qui ont été mis au jour lors des fouilles archéologiques, venaient d'autres sources que la traite des fourrures: de bateaux ayant fait naufrage, par exemple, de matériaux abandonnés d'une autre manière ou peut-être cédés en paiement de services. Dans l'état actuel de la recherche pour cette période du début, il est impossible d'évaluer de telles spéculations.

Même au dix-huitième siècle, lorsqu'elle allait atteindre son faite, la traite des fourrures était relativement sans importance en termes économiques, selon

Peter Marshall. D'après ce dernier, il manquait à la traite «la capacité de contribuer d'une manière remarquable au bien-être de l'économie impériale» (p. 123). En outre, la traite devint un casse-tête politique pour les autorités coloniales qui étaient dans l'incapacité de trouver des méthodes satisfaisantes pour la contrôler face à l'intransigeance des colons (p. 138-139). Marshall soutient que, en ce qui concerne les Britanniques, la traite était un désagréable souvenir d'échec impérial. Ce n'est pas l'avis de Colin G. Calloway: «la traite des fourrures, dit-il, n'était pas seulement une branche importante de commerce entre l'Amérique du Nord Britannique et la métropole, mais elle liait aussi à l'Empire britannique les nations indiennes dont la loyauté était essentielle à la sécurité des Dominions de sa Majesté.» (p. 145) Ce qui est certain cependant, c'est que la traite des fourrures était devenue importante sur le plan politique, ce qui rendait son statut économique hors de propos ou du moins secondaire. Durant la guerre d'Indépendance des Américains, les Britanniques se trouvèrent eux-mêmes dans la même situation que les Français, vingt ans auparavant, durant la guerre de Sept ans, où il avait été nécessaire de maintenir la traite, de manière à conserver les alliances militaires amérindiennes.

Certains parmi les plus intéressants de cette vaste collection d'essais concernent des détails de la traite qui sont rarement considérés dans l'historiographie. C'est, par exemple, la rivalité entre des missionnaires et la Compagnie de la Baie d'Hudson en deux endroits très éloignés l'un de l'autre, le nord du Labrador et le nord-ouest de la Saskatchewan, durant les dix-neuvième et vingtième siècles. Selon Barnett Richling, les Moraviens établirent leurs missions parmi les Inuit Siqiniqmiut du Labrador par souci de leurs âmes, mais se trouvèrent bientôt eux-mêmes à la poursuite de fourrures pour défrayer les coûts (p. 463-469). (Ceci n'était pas une nouvelle situation: les Jésuites avaient rencontré plus tôt des problèmes de ce genre en Nouvelle-France). Les aspects spirituels et économiques de l'entreprise des Moraviens devinrent inextricablement entrelacés quand les missionnaires-négociants non seulement rencontrèrent de la difficulté à séparer les transactions commerciales du sacerdoce charitable, mais se trouvèrent aussi entraînés dans une rivalité avec la HBC. La compagnie, pour sa part, se sentit particulièrement lésée en raison des concessions qu'elle avait faites aux missionnaires pour les aider à lancer leur entreprise. En Saskatchewan, parmi les Chipewyans, comme l'indique Robert Jarvenpa, les relations s'envenimèrent lorsque les commerçants de la Baie d'Hudson accusèrent les missionnaires catholiques romains de s'engager dans une traite clandestine et, pire, de se liguier avec des traiteurs libres. Ils agirent ainsi jusqu'à en oublier le salut spirituel de leurs ouailles, selon les rapports indignés des officiers de la compagnie (p. 485). Selon les termes de Jarvenpa, les missions avaient «fait bourgeonner une infrastructure mercantile qui... avait plus que troublé le sang-froid d'une firme qui avait plus de 200 ans d'expérience commerciale» (p. 513). Ces confrontations étaient compliquées par des exigences contradictoires auprès des populations sur lesquelles s'exerçaient souvent des pressions pour qu'elles restent dans les missions à participer aux cérémonies religieuses, au moment même où leurs besoins économiques et ceux de subsistance nécessitaient qu'elles se dispersent dans leurs territoires de chasse.

Tandis que la Compagnie de la Baie d'Hudson s'opposait uniformément au libre-échange, elle encourageait aussi des hommes libres qu'elle considérait

comme de bons chasseurs (ordinairement des Métis, mais parfois des Blancs qui n'étaient pas sous contrat avec une compagnie de traite de fourrures). Elle leur accordait des privilèges de plus grand crédit que ceux qu'elle accordait aux Amérindiens (Trudy Nicks, p. 294). Les entrepreneurs amérindiens hardis étaient moins appréciés, en particulier sur la côte Ouest où la Compagnie Russo-Américaine avait des problèmes à ce sujet (James A. Ketz et Katherine L. Arndt, p. 454).

La gamme de sujets s'étend. Par exemple, Mary Black-Rogers trouve, en discutant de la terminologie de la traite des fourrures, que l'image des Amérindiens dépendants et orientés vers l'assistance a été exagérée (p. 642). Ian MacLaren analyse les journaux et les rapports des négociants en partant des aspects des traditions littéraires européennes, et trouve que les paysages qu'ils décrivait étaient plus classiquement européens que nord-américains et réalistes (p. 566-586). John O. Anfinson note que les Mandans du Missouri étaient des traiteurs actifs, tout en maintenant leur mode de vie agricole (p. 311-334); Debra Lindsay examine les activités d'un employé de la HBC qui s'intéressait aux sciences naturelles plutôt qu'à la traite des fourrures (p. 587-617). On y trouve aussi, généreusement parsemées, des études traditionnelles des aspects de l'organisation et de l'économie de la traite, et de leurs interactions avec les Amérindiens.

Comme on peut s'y attendre, avec un menu si riche et si varié, les essais contenus dans cet ouvrage sont des indicateurs de voies de recherche plutôt que des études définitives de sujets précis. Ce que cette collection révèle très nettement, c'est que la traite des fourrures a été médiocrement desservie par ceux qui la définissaient d'une manière étroite en termes de structure et d'économie. En dépit de leur grande variété, ces essais n'ont pas du tout épuisé les sujets qui peuvent être légitimement inclus sous la rubrique générale de traite des fourrures. On pourrait même dire que les études sur la traite des fourrures sont dans la pleine force de la jeunesse.

Incidentement, le titre du livre est tiré de *Les Relations des Jésuites*, rapportant une remarque faite par un Montagnais au Père Paul le Jeune: «Le Castor fait toutes choses parfaitement bien, il nous faict des chaudieres, des haches, des espées, des couteaux, du pain, bref il faict tout.»